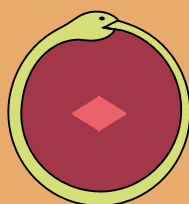


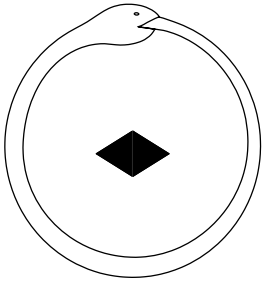
NOUS SOMMES LE SOL
QUI PORTE ET PREND TOUT

Sandra Benites

Corps-Territoire 2



cahiers
SELVAGEM



NOUS SOMMES LE SOL QUI PORTE ET PREND TOUT

CORPS-TERRITOIRE 2

Sandra Benites

« Corps-territoire » est une série de Cahiers Sauvagem.

Résultat d'un cours proposé en ligne par la plateforme

« Papo de Bruxa » [Parole de sorcière], qui a invité la curatrice Sandra Benites

Guarani Nhandewa à rencontrer les femmes inscrites

pendant quatre dimanches de novembre 2020.

Chacun des cahiers correspond à l'une des rencontres,

suivant l'ordre des événements. Ce deuxième cahier

est la transcription du cours 2, « Notre corps est notre connaissance ».

Tout d'abord, je voudrais encore une fois vous remercier, les jeunes femmes qui organisent ce projet, vous qui avez toujours eu une énergie positive, même si nous avons traversé des difficultés, que nous avons toutes traversées, mais nous avons toujours eu la force de cette positivité qu'est l'union des femmes.

L'histoire des femmes est toujours déformée, mais c'est à partir de cette déformation qu'il faut être attentif pour soulever la question. Je pense que c'est ce que nous faisons toujours et ma grand-mère, parce qu'elle ne savait pas lire, parce qu'elle ne savait pas parler portugais, elle avait beaucoup de pouvoir et d'autonomie pour dire ce qu'elle pensait du récit ; elle s'est émancipée en se questionnant et j'ai pris sa sagesse de transmettre ça à d'autres femmes. Ma grand-mère était sage-femme, elle prenait grand soin des femmes. À 70 ans, elle était une personne active, très heureuse et une éducatrice de grande envergure. Nos références ont toujours été nos grands-mères, nos mères. Ces mères, ces femmes que l'on admire, ne sont pas toujours positives, il y a de la tristesse, il y a de la joie aussi, mais je pense que nous devons construire d'autres chemins avec ces histoires qui nous ont été racontées.

Nhanderu e Nhandesy:

COMMENT L'HISTOIRE EST RACONTÉE À MAINTES REPRISES

L'histoire de **Nhandesy**, comme j'ai commencé à la raconter, dans ma compréhension, nous explique que **Nhanderu** est le **ywategua**, celui qui vient d'en haut, **Nhandesy** est le **ywy pygua**, c'est la terre elle-même. Mais l'un complète l'autre dans cette question de connaissance. Cela existe comme ça, physiquement, comme s'il s'agissait d'un homme, d'une figure masculine, et d'une femme, physiquement, mais symboliquement c'est un ensemble. Les hommes ont un corps féminin, mais les femmes ont aussi un corps masculin, un peu de tout. Mais il y a des moments différents où nous utilisons les capacités de ces deux corps que nous portons. Donc ces deux corps, je dirais ici, sont juste des lieux différents, des moments différents. La peau est différente, si le moment est différent – ce n'est pas que nous sommes totalement différents les uns des autres. C'est pourquoi les hommes qui n'ont jamais saigné ne sauront pas ce que c'est que de saigner pour une femme, et nous ne saurons pas non plus, par exemple, comment **Nhanderu** est arrivé ici sur Terre, a planté et a ensuite commencé à être en désaccord avec **Nhandesy**, car personne ne se comprenait, à cause de ces problèmes que chacun avait, un moment et une perspective différents et un lieu d'expérience différent.

Nhanderu est le **ywategua**, celui d'en haut, **Nhandesy** est le **ywy pygua**, c'est le sol lui-même. Quand **Nhanderu** est venu, il a planté, il a dit qu'il avait invité **Nhandesy**. Le lendemain, **Nhanderu** a appelé **Nhandesy** pour qu'elle aille là-bas cueillir les fruits, les choses que **Nhanderu** avait plantées. Et il a dit que **Nhandesy** doutait et a dit : « hé, mais comment se fait-il que tu aies planté hier et qu'aujourd'hui tout soit déjà prêt ? » Et puis **Nhandesy** a douté, et c'est pourquoi **Nhanderu** est resté silencieux, il est resté muet, et à partir de ce moment-là, **Nhanderu** a commencé à rester silencieux et à ne plus communiquer à **Nhandesy** ce qu'il allait faire, ou ce qu'il avait fait. **Nhandesy** était également bouleversée par cela et a dit : « écoute, pourquoi ne me parles-tu plus, as-tu pris tes distances ? » On raconte qu'à cette époque, **Nhandesy** était enceinte. **Nhanderu** a dit à **Nhandesy** qu'il retournait

à l'**amba**, et qu'est-ce que l'**amba** ? Son origine, qui serait **yvate**, qui viendrait d'en haut, qui est **yvategua**. **Nhandesy** n'a pas accepté, mais malgré cela, **Nhanderu** a dit qu'il reviendrait, qu'il en avait besoin, que l'**amba** avait besoin de lui, et **Nhandesy** ne pouvait pas y aller, parce que **Nhandesy** est aussi l'**amba**, c'est le sol lui-même, c'est la terre elle-même. Et c'est là que cette friction s'est produite, **Nhanderu** est parti, et **Nhandesy** est devenue très triste et a commencé à marcher. Ma grand-mère racontait qu'elle était très triste, enceinte, et les enfants ont commencé à parler. Ils disaient qu'ils pourraient guider leur mère à la recherche de **Nhanderu**. Je l'ai déjà dit à un certain moment dans cette histoire, mais je veux mieux expliquer ce que j'en pense. On dit que les enfants ont commencé à parler, disant que nous devons obéir à nos souhaits, à tous nos désirs et que nous les guiderons pour aller à la recherche de **Nhanderu**. **Nhandesy** était d'accord, et il y avait beaucoup de bonnes choses sur la route, des fruits et des fleurs, ces choses-là. Et les deux enfants voulaient tout ce qu'ils voyaient sur la route.

Nhandesy était déjà épuisée, fatiguée, et commençait à râler, à dire aux enfants : « vous n'êtes même pas encore nés et vous commencez déjà à demander plein de choses, tout ce que vous voyez, vous le voulez, je ne peux pas, je suis fatiguée ! » Les enfants, pris d'insubordination, commencèrent à se taire, à devenir silencieux, et la mère se perdit, car en fait, c'étaient eux qui emmenaient la mère, qui lui montraient le chemin qu'elle devait suivre. On dit qu'elle arriva à un carrefour, où il y avait des **tape** – un devant, un à droite et un autre à gauche, que nous appelons **japia**. Comme les enfants ne parlaient plus, **Nhandesy** ne savait plus, elle était déjà perdue, épuisée, effrayée. Elle a commencé à prendre le chemin qu'elle pensait devoir suivre. Et puis où est-elle arrivée ? Dans le **tawa** des jaguars, comme si c'était le village des jaguars, car en vérité, pour nous, les **Guarani**, les jaguars et tous les animaux qui existent aujourd'hui étaient des gens comme nous. Elle alla au pays des jaguars, où elle fut dévorée ; c'est une tragédie très triste ce qui s'est passé.

Quand on est enceinte, quand la femme est enceinte, tout le monde dans la famille doit être très attentif à cette femme. J'ai même écrit quelques choses sur elle, car ma grand-mère disait que lorsqu'une femme est enceinte, c'est comme si elle était entre la vie et la mort, comme si elle était à moitié enterrée et à moitié dehors. Et c'est pour cela qu'il faut prendre toutes ces précautions, cette façon de traiter les femmes enceintes, parce que quand une femme est enceinte, pour nous, les *Guarani*, elle doit avoir à ses côtés les personnes en qui elle a confiance, par exemple le père de l'enfant. Le père de l'enfant, qui a mis la femme enceinte, est obligé de rester là, retenir la douleur. L'enjeu est la sécurité de la femme, et qu'elle ait plus de force spirituelle, la force de ne pas se sentir seule, abandonnée comme une femme enceinte qui a donné naissance à un enfant seule, par exemple : j'ai accouché à l'hôpital et je me suis sentie complètement abandonnée. Ma grand-mère disait qu'il est plus facile pour une femme de mourir, par exemple, en donnant naissance à un enfant seule, dans un endroit inconnu, avec des personnes inconnues. En fait, c'est plus facile pour une femme de mourir dans ces circonstances. Parfois, c'est l'esprit lui-même qui peut disparaître. Et puis je me souviens que – pour revenir à l'hôpital – ils n'autorisent pas ces questions. Alors, souvent, nous nous sentons très seules.

Il y a eu un cas – ce n'était pas de la faute de ma grand-mère –, cela arrivait à de rares occasions, une femme est morte en couches et la communauté, c'est-à-dire le peuple *Guarani*, s'est sentie incapable de sauver qui que ce soit. Une femme, si cela arrive, quand une femme meurt, au moins tout le monde a fait un effort pour la sauver, pour qu'elle ne se sente pas seule, pour que son esprit ne se sente pas seul. C'est pourquoi nous avons cette idée. Bien sûr, aujourd'hui c'est plus fragile, à cause de ces problèmes, les jeunes filles vont souvent à l'hôpital, et bien sûr il y a aussi une pénurie de sages-femmes dans le village, et les sages-femmes ne sont souvent pas valorisées dans le village ; c'est pourquoi elles vont souvent chez le médecin. Donc, sur cette question, ils disent que la femme peut aussi mourir, en fait, parce que comme nous sommes déjà entre la vie et la mort... Parce que la grossesse, dans notre coutume,

n'est pas quelque chose de romancé, c'est une chose sérieuse. C'est pour ça qu'on parle toujours de la grossesse, de ce que c'est, on est guidée, à partir du moment où on tombe enceinte ou qu'on se marie, on commence à penser à la famille, à avoir des enfants, à ces choses-là. Ce n'est pas du jour au lendemain que nous devons réfléchir à cela et en parler. Et c'est quelque chose dont je voulais parler à propos de cette tragédie dans l'histoire de **Nhandesy**. C'était un enseignement pour nous. Comment allons-nous inverser cette tendance, empêcher que les filles se perdent, qu'elles aient peur et meurent sur la route, seules, abandonnées ? Donc tout ça est raconté aux hommes dès leur plus jeune âge, ce processus au cours du rituel, ils vont apprendre cette histoire. C'est pourquoi il est important de parler de cette histoire aux garçons. Ce n'est pas seulement pour nous, on le dit aussi aux garçons.

RITE DE PASSAGE

Les garçons, au cours du processus rituel, généralement lorsqu'ils commencent à épaissir leur voix, apprendront à planter, à chasser et à communiquer avec l'esprit de la nature. Toutes les choses, pour nous, ont un esprit. Par exemple, la rivière. Lorsqu'ils vont se baigner dans la rivière, durant cette période, c'est un groupe de garçons presque du même âge, ils y vont ensemble. En général, il existe une maison appelée la maison des célibataires (il y en a une pour chaque sexe). À **Rymba** et dans l'Espírito Santo, il existe encore quelques-unes de ces maisons. Aujourd'hui, il semble qu'il n'y en ait plus, mais il y avait, jusqu'à très récemment, « les maisons des célibataires ». C'est là que se trouvaient les garçons. En général, les garçons sont plus isolés entre eux, avec un accompagnateur – une personne plus âgée, qui les guidera pour aller chasser, apprendre à nager, construire la maison, la plantation, flirter, toutes ces choses qu'ils pratiqueront. Ils restent plus unis.

Durant cette période, les garçons apprendront à dialoguer, à parler avec les êtres de la terre, ils demanderont à l'**ijara**, dont j'aime parler, l'**ijara** de la forêt, l'**ijara** des arbres, l'**ijara** des plantes, ou parfois l'**ijara** de la nuit existe aussi. Donc, toutes les choses ont leur **ijara**, leur

esprit, il faut apprendre à dialoguer, ou à chanter, ou savoir comment gérer ces choses. Comment vas-tu aller jusqu'à la rivière, comment vas-tu sortir, comment vas-tu trouver une plante. Et durant cette période, les garçons apprendront à découvrir quels médicaments sont importants pour le sang des femmes. Par exemple, le flux : les femmes qui ont un flux sanguin important, leurs frères doivent le savoir. C'est pourquoi la famille doit être informée du sang, de l'heure et de la période pendant laquelle les filles ont leurs règles. Et puis ce sont les hommes qui vont chercher les plantes, les médicaments. Parce que durant cette période, les filles ne peuvent pas marcher, elles ne peuvent pas sortir, aller dans la forêt, parce que nous pouvons être senties par les animaux, il y a plusieurs autres choses pour lesquelles nous sommes restreintes. Durant cette période, ils vont construire ce corps dansant, qui passe par la danse, par le mouvement. Les garçons ont plusieurs façons de se déplacer. L'une des choses est la danse guerrière, qui est l'*ywyrailja*, qui est une danse très forte. Et je me suis rendue compte que la danse des hommes est comme un cosmos politique. Je ne comprends pas très bien cela ; la danse des hommes change pour chaque situation. La même danse, le même chant, se transforme à chaque situation. Parfois c'est sacré, parfois c'est un jeu, parfois c'est aussi politique, et parfois c'est aussi la guerre. C'est quelque chose de très important et dont je me rends compte aujourd'hui, la danse des hommes¹.

Les filles restent généralement plus proches de la famille ; lorsque les premières règles arrivent, il y a des jours de garde pour les veiller. En parlant de danse, les femmes ont aussi leur propre danse, mais pour les

1. Cette sagesse demande beaucoup de temps. Chez les hommes, cela dure généralement deux ans. Ce rituel, selon le *jurua*, serait la règle. La règle est stricte. Par exemple, ce n'est pas que la règle soit rigide, mais si vous donnez une règle, vous devez mettre autre chose qui l'attire. Ce n'est pas quelque chose que vous emportez ou que vous enfermez entre des murs. Il semble qu'aujourd'hui je m'en rende compte, la danse masculine est très importante, toujours en groupe et ensuite il est temps pour eux de se reposer. La nourriture est également très importante, car leur temps de danse est très strict, c'est très tendu. Ils ont donc un régime alimentaire spécifique pendant ce rituel, comme s'il s'agissait d'un traitement pour leur propre corps. Comme ils dansent beaucoup pendant cette période, ils utilisent beaucoup leur corps, ils dépensent beaucoup d'énergie à bouger leur corps. Et ce serait le moment pour lui d'écouter son propre corps, danser serait peut-être quelque chose qui fait bouger le corps.

femmes *Guarani*, leur danse est plus esthétique, il s'agit plus d'exhiber, en tant que femme, en tant que beauté, ce corps que nous portons, que nous montrons. Et il est très important pour nous de montrer notre corps, car cela nous donne un sentiment d'autonomie et de confiance. Donc, c'est pour ça qu'on a aussi notre danse, pour qu'on ait une autonomie, c'est-à-dire pour qu'on ait cette force. Généralement, pendant la période menstruelle, c'est le moment d'écouter notre propre corps, on dit que c'est le moment de la solitude, de profiter de son corps, d'écouter son corps, de s'éloigner des gens, car à ce moment-là, on est aussi dans une période de conflit, d'angoisse, parfois, c'est pourquoi ce moment est très important pour nous – on l'appelle le moment de la solitude, de profiter de la solitude. Votre propre corps, votre propre esprit, votre propre souffle. C'est une période dangereuse où notre sang descend et nous commençons alors à prendre soin de nous-mêmes, à nous renforcer. Ça, c'est très important.

Bien que les hommes ne saignent pas, on dit qu'ils ont le sang chaud, tout comme nous. Ils ont également leurs règles et du sang chaud, qui circule constamment dans leurs veines. Mais pour les hommes, c'est tous les jours. Ils saignent tous les jours. Ils disent qu'ils ont le sang chaud, le *tuguyraku*, ce qui signifie tout le temps. Et c'est pourquoi ils disent que le sang chaud des hommes est très dangereux, s'ils n'ont pas le contrôle de leur propre sang. Et donc, pour avoir le contrôle de leur propre sang, il est important pour les hommes de rendre leur corps patient. Maltraiter constamment leur propre corps signifie qu'ils doivent bouger : ils doivent sortir et planter, chasser, apprendre à nager et se lever tôt et contrôler toute leur activité quotidienne, précisément pour contrôler ce sang chaud, car il est en crise dans cette période d'épaississement de la voix.

Et en concluant cette recherche, nous tombons aujourd'hui sur plusieurs choses. De nombreux villages n'ont plus de forêts, ils n'ont plus rien à faire et souvent ils n'ont même pas de rivière. Et puis, quand ils commencent à être angoissés, sans avoir de référence, sans avoir de relation avec les choses, ça peut devenir dangereux. Et ça devient dangereux. Aujourd'hui, je me rends compte que beaucoup de jeunes tombent dans l'alcool, ils vont chercher autre chose qui n'est pas si important pour

nous. Et c'est là qu'ils sont vulnérables et qu'ils perdent le contrôle. Ils deviennent déséquilibrés. Donc, dans beaucoup de villages, je vois que les anciens se plaignent beaucoup, ils disent que les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas obéissants, mais il s'avère qu'ils ne comprennent pas non plus, les anciens ne comprennent pas pourquoi. Par exemple, j'ai eu cette expérience, j'ai eu cette connaissance, j'ai vécu ça, mais mes enfants n'ont pas eu la même chose, ça dépend de l'environnement et de la façon dont on a produit notre corps. Et c'est notre relation avec la société qui nous entoure, c'est-à-dire s'il y a une rivière, s'il y a un endroit où nous pouvons marcher sur le sol, donc on aura cette connaissance, notre propre corps, qui est notre connaissance, dépendra du contexte dans lequel on a été produit.

Toutes les connaissances des hommes et des femmes s'équilibrent entre les corps, les relations et les lieux où nous nous trouvons. Je voudrais parler un peu de cette question et aussi de la question du conflit concernant notre être. Dès le moment où nous commençons à étudier à l'école, nous élaborons un programme d'études qui respecte cette croyance, cette façon de vivre, ce système. Aujourd'hui, pour le meilleur ou pour le pire, les écoles *indígenas*² ont le droit protégé de créer une école différenciée, bilingue et spécifique à chaque communauté. Bien sûr, moi, l'école, les enseignants et le personnel de l'école avons commencé à discuter du respect envers les filles. Les filles *Guarani*, par exemple, lorsqu'elles avaient leurs règles, restaient à la maison ; nous n'avons pas forcé les filles à aller à l'école. Lorsqu'il y a un nouveau-né dans la famille *Guarani*, la famille la plus proche ne mange pas de viande rouge. Alors, quand il y avait un enfant à l'école qui avait un petit frère ou une petite sœur nouveau-né, nous demandions à ce qu'on lui prépare quelque chose de différent à la cantine, ça ne pouvait pas être de la viande. Et puis je me souviens qu'on faisait tout ça, mais moi, *Guarani*,

2. Si, en France, le terme « indigènes » a pu prendre une connotation péjorative à certaines époques, notamment durant la période coloniale, il est d'emploi officiel dans plusieurs pays d'Amérique latine où il fait référence aux peuples qui habitaient le continent avant l'arrivée des colonisateurs portugais et espagnols. Au Brésil, le mot « indígenas » a un usage politique très fort dans les luttes pour les droits des peuples autochtones. C'est pourquoi, ici, nous avons fait le choix de maintenir ce mot en portugais brésilien. [N.T.]

en tant qu'enseignante, employée par la mairie, je ne pouvais pas manquer le travail, même pendant mes règles, je devais manquer de respect à mon corps, parce que j'étais embauchée, et quand on est embauchée, il n'y a pas de remplaçante. Et c'est pour ça que je me suis toujours battue pour que les gens en parlent. Comment pouvons-nous nier cela ? Comment se fait-il que nous le nions partout ? C'est comme si nous n'existions pas. Et j'ai toujours cette réaction envers mon propre corps, de ne pas être respectée, et j'ai dû en parler, c'est pourquoi j'ai aussi imaginé cette conversation entre nous, pour que nous puissions toujours parler de nos propres corps.

Nos règles sont notre sang, la première menstruation doit être respectée et à partir du moment où nous commençons à avoir nos règles, nous avons cette relation avec notre corps, c'est la sagesse, notre sang est la sagesse, notre mouvement est notre sagesse. Ainsi, chaque pas que nous faisons est en réalité notre sagesse féminine. Comment êtes-vous perçue par les autres en tant que femme ? Comment, en tant que femme, est-on perçue par les autres ? Nous devons nous-mêmes nous poser cette question. Et à partir de là, vous devez aussi mettre cela dans votre propre corps et dire : « pourquoi suis-je vue de cette façon ? ». Je dois questionner, nous devons questionner et ne pas accepter la façon dont on nous impose de vivre. Bien sûr, d'autres pensent, forment et organisent aussi les choses, nous ne sommes pas tous pareils, mais il nous est possible de questionner notre corps. Ce corps qui est le nôtre, en fait, est le mouvement, notre trajectoire, nos pas et notre compréhension de ce que nous portons.

Il y a le moment de l'enfance, le **kryngue**. Le **kryngue** n'a pas de genre, c'est un moment très important qui n'est souvent pas valorisé. Nous sommes soumis à différentes questions et nous n'avons pas notre propre être pour produire ce que nous sommes, comment nous sommes, ou ce que nous voulons en tant qu'enfants. Puis, vient la phase adulte, qui pose aussi d'autres questions. Et puis, il y a la phase en tant que femme. Nous devons continuer à nous interroger à ce sujet, parce que c'est un moment d'autonomie, mais nous ne sommes autonomes que lorsque nous cessons d'avoir nos règles : mais, pour moi, c'est un moment de sagesse que nous portons. Cette sagesse que nous portons est donc très

importante à partager. C'est pourquoi nous, *indígenas*, écoutons en général beaucoup les personnes plus âgées. Je constate que, dans la société jurua³, les personnes âgées sont totalement mises à l'écart, on dirait qu'elles n'ont pas de moments pour partager les choses. Il est très important que les personnes plus âgées aient un lien avec les jeunes, je pense que cela est très important. Et il faut les écouter, parce que les récits des personnes âgées contiennent beaucoup de choses que nous apprenons et remettons également en question.

LA QUESTION URBAINE

Je ne sais pas exactement comment traduire cette sagesse dans la culture urbaine... Pour moi, tout est encore très nouveau, la question urbaine. Alors, cette question de la danse, cette question de bouger, d'utiliser ce corps comme un art, de jouir de son corps ; mais la période des garçons est aussi très conflictuel. Ce conflit peut les rendre vulnérables, si nous ne sommes pas attentifs à eux pendant cette période. Je pense que, dans le contexte urbain, il serait très important de s'occuper de cette question du mouvement qui fait bouger le corps, ce qui les rend très tendus, pour ainsi dire, avec cette énergie. Et aussi de s'occuper de la famille, avec de la nourriture, pour vraiment les accueillir, pour donner de l'importance à ce mouvement dans ce moment de conflit. Je pense que c'est très important pour les garçons.

Pour les filles, pour nous, l'accueil, le soin, montrer de l'affection et des soins pour le corps est très important dans la période menstruelle. Je pense que cela est très accueillant pour nous. Parce que c'est aussi une période de vulnérabilité, il y a une sensibilité présente dans notre corps, et lorsque nous sommes dans cette période, c'est très important d'être accueillies par les personnes les plus sages. Les sages sont des personnes plus expérimentées, je pense que c'est très important, parce que je me souviens d'une fois où j'ai donné une conférence à PUC [Université pontificale catholique] et quelques filles qui étaient présentes ont dit qu'elles

3. Le mot *jurua* est utilisé par les *Guarani* pour nommer les non- autochtones [N.T.].

se sentaient très mal, elles ont beaucoup pleuré, certaines ont dit que chez elles personne ne parlait jamais de menstruation. J'ai alors pensé à beaucoup de choses, à combien les filles étaient bouleversées par cela.

NOTRE ESPRIT

Il est très important d'apprendre à gérer notre propre esprit, car c'est aussi l'esprit. Je dis souvent que c'est notre esprit. C'est quoi l'esprit ? Qu'est-ce que le savoir ancestral ? On dit que notre esprit est en fait vulnérable à certains moments et pas à d'autres. Il s'agit donc d'un processus qui semble constant, mais il s'agit aussi d'un changement. Notre esprit est donc très lié au moment dans lequel on se trouve. Parfois, nous faisons face à beaucoup de choses par peur, comme **Nhandesy**. **Nhandesy** était effrayée, elle avait peur, elle se sentait seule, elle était terrifiée et s'est perdue en chemin. Il est important de toujours chanter, quelle que soit notre détresse, il faut chanter. Il est curieux de constater que ma grand-mère disait que la voix appartient à la femme, c'est pour ça que pour nous la voix, c'est le chant. Le mouvement, c'est-à-dire la danse, appartient aux hommes. Mais une chose est liée à l'autre, comme s'il y avait le même corps dans les deux, cela unit ce corps, à la fois le chant et la danse, cela unit le corps féminin et le corps masculin. Cependant, ce n'est pas que les hommes ne puissent pas chanter, mais la voix, il semble que le chant appartienne à la femme ; on dit que nous avons notre chant. Par exemple, quand on va à la plage, il est toujours bon de chanter notre chanson pour nous-mêmes, pour aller et revenir, parce que c'est notre chanson, on peut rêver de notre chanson, quelle que soit la chanson dont on rêve, c'est notre chanson. J'ai mon propre chant. Je suis même allée une fois à une conférence et on m'a demandé de chanter. Cela m'a donné envie de chanter, mais je me suis rendue compte que ce n'était pas le moment et je suis devenue très fragile. Je me suis alors dit : « Qu'est-ce qui m'est arrivée ? » . Et puis j'ai chanté pour moi. Souvent, on ne chante pas pour les autres, mais pour soi. Et puis, j'ai commencé à chanter pour moi, pour m'endormir, puis pour me réveiller. Ce chant vit avec moi. Partout où vous vous sentez mal, ou fragiles, ou vulnérables,

ou tristes, ou heureuses, quel que soit le moment que vous traversez, ayez votre chanson et chantez pour vous-mêmes. C'est très important. On dit que la voix, le chant est à nous, elle appartient aux femmes.

Bien sûr que les hommes peuvent aussi chanter, mais je parle spécifiquement des femmes. C'est ce que disait ma grand-mère. Et puis la même chose, comme si le son de la voix forte était le nôtre, celui de la femme, c'est pourquoi cela a à voir avec le chant. Le chant n'est pas vraiment un chant pour nous, c'est un cri. On dit que nous avons une voix fine, nous avons la capacité d'accorder notre voix. Plus vous criez et plus vous ressentez votre propre corps, vos émotions, on dit que le chant devient plus fort, qu'il va plus loin, c'est ce qu'elle nous disait. Je voulais donc juste partager cette sagesse entre nous, les femmes qui chantent, nous pouvons chanter et nous sentir accueillies, c'est pourquoi c'est important aussi. Dans les moments de solitude, il est également important pour nous de rêver de notre chant. Et comment gérons-nous notre cheminement ? Cela me fait penser au fait que nous ne pouvons pas vraiment nous sentir fatiguées. Non pas que nous ne puissions pas, nous pouvons. Bien sûr que nous sommes fatiguées. Quand nous sommes fatiguées, il est bon de l'admettre. **Nhandesy** nous a appris que parfois nous voulons faire quelque chose qui n'est plus à notre portée en tant que corps. Cela s'applique à tout le monde, que l'on soit une femme ou non. Je pense que cela s'applique à tout le monde. Notre corps doit avoir la sensibilité de sentir ce qu'il ressent, le moment, de sentir l'odeur. Et aussi être senti!

Nous avons aussi notre propre odeur. Quand quelqu'un peut la sentir, ça devient un peu dangereux pour nous. Et puis parfois, on ne se rend pas compte, on perd de vue qu'on est fatigué, qu'on est triste. Il est donc parfois important de prendre du recul et d'admettre ce qui se passe, mais n'oubliez jamais votre propre chanson, votre propre coin. Chacun a sa propre chanson. Comme le disait ma grand-mère, elle disait que chaque femme a son propre chant. Et alors, ce n'est pas que nous ne puissions pas nous bouger. Comme j'avais déjà dit, il y a le chant et il y a aussi la danse. C'est juste que les femmes chantent et les hommes dansent, mais nous combinons les deux. Les hommes et les femmes combinent également ces deux mouvements, ces savoirs,

pour ainsi dire. Et c'est aussi pour cela qu'il est important que nous ressentions ce moment, ce que nous ressentons, ce qui nous arrive avec cette pandémie. Je pense qu'il se passe beaucoup de choses, beaucoup de choses sont stressantes, mais nous ne devons pas nous laisser ébranler par cela. Parce que lorsque nous sommes ébranlés par quelque chose, notre corps devient vulnérable, il devient fragile. En fait, parce que notre esprit devient fragile, ce n'est pas parce qu'il est fragile, que cette fragilité est celle de notre esprit... Ce n'est pas que nous sommes comme ça. Il est important de considérer l'autre et ce qui nous entoure. Il faut réfléchir, il faut regarder ce qui se passe, pour comprendre, y compris avec notre propre famille, ou avec notre partenaire, avec celui ou celle qui est à nos côtés. C'est très important.

J'ai dit « J'aimerais construire une maison, je cherche ne serait-ce qu'un petit terrain, pour construire un plancher et faire un feu, et comme ça, nous pourrions faire ce feu et raconter des histoires ». Chacun raconterait sa propre histoire autour du feu, c'est ça mon rêve. Les jours où nous serions là et où chacun aurait son propre hamac pour dormir, nous discuterions, nous prendrions vraiment soin les uns des autres, parce que je pense que cela manque beaucoup de nos jours, nous courons, courons, courons, courons tout le temps, et parfois, maintenant, malheureusement, nous devons respecter cela – *malheureusement* non, *heureusement*, il faut respecter cela, parce que vous ne pouvez pas mettre la vie des gens là-dedans. Mais, quand on aura traversé tout ça – et je sais qu'on n'y arrivera pas en ayant peur –, je pense qu'il sera important d'inventer d'autres chemins, basés sur notre expérience de la distance, de l'impossibilité de se rencontrer, et qu'à un moment donné, comme dans ce lieu spécial, il nous faudra créer une autre façon de nous rencontrer, mais pas de façon académique... Parce que, j'ai aussi déjà parlé un peu de cela, de ma propre expérience. Je voyageais, je donnais des conférences à beaucoup de gens, mais c'était le seul moyen. Il n'y avait pas, de fait, d'autre moyen de s'écouter, de s'accueillir, de se rencontrer vraiment. En parlant de percevoir l'autre, de sentir l'autre, cela m'amène à parler des personnes qui dessinent : on peut dessiner, peindre notre propre chemin, notre propre corps, notre état de forme... Parce que chacune d'entre nous a des compétences, j'appelle cela des

compétences. Celles qui écrivent, celles qui veulent chanter... Souvent, on prend le même chemin, ou bien plusieurs chemins, mais c'est toujours en chemin qu'on se trouve soi-même. Je trouve cela très important, très intéressant. Qui veut peindre, par exemple, j'ai toujours aimé peindre des paysages. Et puis cette rencontre que nous vivons en ce moment, me donne envie de peindre des paysages, des paysages de mon parcours, faire des paysages. Je pense qu'il est important que chacune d'entre nous fasse notre propre paysage, notre propre forme, notre propre voyage, nos pas. Je trouve que ce serait très bon pour nous, pour notre créativité à partir de notre propre expérience... Je ne dirais pas notre expérience, mais notre savoir, parce que l'expérience est aussi le savoir. Je pense que le corps lui-même, notre corps est notre savoir, c'est notre lieu de savoir, c'est notre sol, c'est notre espace pour faire, c'est notre espace de créativité.

Toute cette question vient du voyage de **Nhandesy**. Elle s'est perdue, des choses sont arrivées et, grâce à son départ, il n'y a eu plus de faim, ni de mort sur Terre, il n'y aurait plus de faim, ni plus de mort. Les femmes sont donc à la fois la mort et la vie. Nous, les femmes, sommes la vie, et le sang est lié à la mort et la vie. C'est nous qui portons le sang. Mais il est amusant de constater que nous, les femmes, sommes mieux à même de gérer notre sang. À un moment donné, nous vivons avec une question, mais ensuite... Et quand il s'agit des hommes, ils semblent avoir moins de contrôle, je veux dire, s'ils ne savent pas comment contrôler leur propre corps, leur propre sang, je pense que c'est plus dangereux. Et nous devons aussi savoir comment nous comporter avec eux. Je ne pense pas avoir peur de parler de mon propre sang ni de celui des hommes, parce qu'ils en ont, même s'ils ne saignent pas, parce qu'ils ne saignent pas chaque mois, ils saignent tous les jours. C'est donc aussi très douloureux pour eux au quotidien. J'ai dit ça, j'ai utilisé cette métaphore pour le dire, et parler du rapport entre ce mouvement de danse et le sentiment qui peut tous nous guider, indépendamment du fait que nous soyons une femme ou un homme, pour nous guider et

pour que nous dépassions notre angoisse, notre colère, il semble qu'en réalité, il ait à voir avec nos émotions.

Pour nous, les émotions sont associées à l'estomac. Ainsi, chaque fois que nous sommes blessées sentimentalement pour une raison ou une autre, nous portons cette blessure. Parfois, on a l'impression qu'elle se trouve dans la poitrine... On dit que nous portons beaucoup d'angoisse ici. C'est pourquoi les anciens disaient qu'il ne fallait pas les garder, Et c'est en chantant, c'est-à-dire en criant, qu'il faut chanter. C'est pourquoi les hommes chantent aussi. Non pas que les hommes ne puissent pas chanter, ils le peuvent. Mais cette angoisse, notre tristesse, notre colère... Je pense que tout ça a beaucoup à voir avec la question de la création d'autres chemins. Pour que nous ne suivions pas le même chemin que **Nhandesy** qui était seule. Seule et triste, elle n'avait personne à qui parler... Elle marchait beaucoup seule, elle était épuisée, elle se sentait abandonnée. Ce n'est donc pas qu'elle soit morte, mais elle s'est abandonnée. Ma grand-mère disait qu'elle a elle-même offert son corps, ce n'est pas que les jaguars l'ont dévorée... C'est parce qu'elle s'est livrée pour être dévorée. C'est pourquoi cette idée que chacune d'entre nous doit utiliser sa voix – comme le disait ma grand-mère. Parfois le chant n'est pas seulement une joie, il n'est pas seulement un chant. Le chant est le cri, c'est pourquoi chanter, c'est crier. Le chant peut être un cri de joie, un cri de tristesse, un appel à l'aide, un cri de sentiments divers, c'est pourquoi le chant va au-delà de toutes ces questions que nous ressentons. Et je pense que le **toré**⁴ doit aussi être un moment de dépassement. Chacun doit s'approprier ce moment dans sa propre vie, le moment d'être. Cela dépend beaucoup du moment dans lequel se trouve chaque personne, donc on ne peut pas trop généraliser, cela dépend du moment de chacun. C'est pourquoi je dis qu'il y a des choses collectives et des choses individuelles. Mais il est important pour nous d'identifier le moment et la raison pour laquelle nous en sommes là. Cela peut souvent nous aider, parce qu'il nous est impossible de vivre de marcher d'un seul pas, pour ainsi dire, des espaces, en emmenant tout le monde au même endroit. Chacun a sa propre expérience.

4. Cérémonie pratiquée par divers peuples amérindiens ; où on cherche à guérir les maladies, recevoir des conseils des esprits de la forêt. [N.T]

Alors, pour revenir à l'histoire de **Nhandesy**, pour nous, il n'y a pas de personne parfaite, il n'y a pas d'êtres parfaits, il y a des êtres erronés et c'est pour cela que nous devons essayer de construire ou de créer d'autres chemins à partir de nos propres erreurs. C'est possible. C'est pourquoi notre démarche, notre voyage, rencontrera toujours divers obstacles. Alors, pour créer, pour savoir comment faire face à l'obstacle, qui est imprévisible, que l'on ne sait pas que l'on va rencontrer sur le chemin, il faut construire ce corps pour faire face à ces différents obstacles que l'on va rencontrer sur le chemin. Ensuite, en cours de route, on trouvera un moyen d'y faire face. Par exemple, il m'arrive de me sentir mal en ville, mais avec ces merveilleuses filles que j'ai rencontrées, Romina, Dascha et bien d'autres, même si elles sont totalement différentes, on se trouve des choses en commun et c'est là que je trouve ma force. Ce n'est pas que je leur dise de vivre à ma façon ou que je vive à leur façon, mais c'est lorsque nous nous rencontrons et que nous nous montrons en tant que fille. Je pense que cela m'a beaucoup aidée et que c'est libérateur pour nous. Lorsque vous êtes capable de vivre avec différents conflits, pour ainsi dire, vous êtes capables de les surmonter... C'est une libération quotidienne. C'est comme une mission accomplie chaque jour pour soi-même. Je pense que c'est un défi de vie pour chacune d'entre nous. Il n'y a rien de tout prêt, de parfait, c'est-à-dire que cette sagesse de savoir se déplacer à tout moment, dans n'importe quel espace est importante, je pense que c'est une question de libération. C'est pourquoi nous sommes très malades en tant que culture unique. S'unir à toutes les cultures, à tous les savoirs, se respecter les uns les autres, savoir circuler. Nous en faisons l'expérience à travers la nourriture, la musique... Il y a de nombreuses cultures. Le seul endroit où nous nous rencontrons en tant que personnes, je trouve, c'est dans la nourriture, dans l'alimentation et dans l'art. C'est ma façon de penser, basée sur ma propre relation avec des personnes et des milieux différents. J'arrive à me trouver même si c'est dans des endroits différents, mais j'arrive à me trouver. Ensuite, c'est une question de dépassement. Je crois que c'est ça.

En fait, les choses sont proprement « nous-mêmes ». Mais nous ne sommes pas seules. Lorsque nous sommes seules, lorsque nous sommes

en quelque sorte séparées de la chose, nous ne le sommes pas vraiment. Puis, j'ai commencé à y faire référence, nous la portons comme si c'était un... Nous sommes nous-mêmes le sol qui porte tout. C'est vrai, je me vois comme ça, c'est ce que nous sommes.

Née en 1975 dans la Terre Indigène de Porto Lindo, dans la ville de Japorã (Mato Grosso do Sul), Sandra Benites est une mère *Guarani*, chercheuse et activiste. Descendante du peuple *Guarani Nhandeva*, elle travaille comme anthropologue, chercheuse, conservatrice d'art et éducatrice. Elle est également directrice des arts visuels à la Fundação Nacional de Artes (Funarte), première personne autochtone à occuper un poste de direction au sein de cette fondation. Sandra se distingue par les luttes pour la défense des droits des peuples autochtones, en particulier la démarcation des territoires et l'éducation *Guarani*.

Pour cette série de cahiers de Sandra Benites, nous avons bénéficié de la collaboration spéciale de Karlla Giroto, Aline Bernardi, Tatiana Jardim, Taína Veríssimo et Izabel Goudart pour l'organisation, la transcription et révision des discours du Corps-Territoire. Nous remercions également Dalmoni Lydijusse pour l'illustration, Cristine Takuá et Anai Vera pour la révision des mots en *Guarani* et Daniel Grimoni pour la révision finale du cahier en portugais.

COURS CORPS-TERRITOIRE

Curatrice et professeure : Sandra Benites

Conceptrice : Romina Lindemann

Participantes : Aline Bernardi, Izabel Goudart, Tatiana Jardim, Taína Veríssimo, Fernanda Cristall, Camila Durães, Gilsamara Moura, Dalmoni Lydijusse, Dasha Lavrennikova, Karlla Giroto, Carla Gamba, Julia Sá Earp, Lívia Barroso de Moura, Jaya Paula Pravaz, Juliana Nardin et Lau Veríssimo.

KARLA GIROTTO

Artiste, professeure, chercheuse et écrivaine. Sa pratique artistique est marquée par une pluralité d'actions – performance, texte, objet, installation, vidéo, photographie et, surtout, la création et l'ouverture de processus d'expérimentation et de production. Elle est titulaire d'un master et d'un doctorat en psychologie clinique du Centre d'Études de la subjectivité de la PUC/SP, et est bénéficiaire d'une bourse d'études de CAPES (2013-2015) et CNPq (2019-2022).

ALINE BERNARDI

Artiste, chercheuse et professeure d'art du corps et de la scène, intéressée par les échanges entre la danse et l'écriture dans le processus de création. Directrice artistique du Celeiro Moebius. Créatrice et auteure de la proposition du Laboratoire Corps Mot [Lab Corpo Palavra]. Auteure du livre *Performance Decopulagem*. Elle a un master en danse du programme PPGD/UFRJ et est diplômée de la PCA/FAV. Elle a une formation complémentaire en performance dans le cadre du programme F.I.A. au c.e.m de Lisbonne. Obtention d'une licence complète de la FAV. Formation technique en danse contemporaine à l'école Angel Vianna. Certifiée dans les modules d'introduction et CS1 des techniques de thérapie cranio-sacrée par Upledger Brasil. Formation à la méthode de rééducation du mouvement Bertazzo. Professeur de danse suppléant au Collège Pedro II - Unité Realengo II [2018-2019], fondatrice et membre de l'équipe du NACE - Centre des arts de la scène. Fondatrice du site web Contato Improvisação Brasil. Curatrice, artiste et gestionnaire du programme Entre Serras : Residências Artísticas e Poéticas da Sustentabilidade.

TATIANA JARDIM

Chercheuse et productrice artistique et culturelle. Elle est titulaire d'un master en anthropologie visuelle de l'Université Nouvelle de Lisbonne (Nova FCSH) et mène des recherches sur le féminisme décolonial, la mémoire et le patrimoine, en mettant l'accent sur les méthodologies de l'anthropologie visuelle et de l'anthropologie partagée. Elle est également titulaire d'un diplôme en communication sociale, avec une spécialité en publicité de l'ESPM-SP. Née à Santos, dans l'État de

São Paulo, au Brésil, elle a vécu quatre ans à Lisbonne, au Portugal, où elle a travaillé dans la gestion de projets culturels audiovisuels. À São Paulo, elle travaille dans la production d'événements et la représentation d'artistes.

TAINÁ VERÍSSIMO

Depuis 2004, elle est membre du Grupo Totem qui développe collectivement un langage scénique basé sur la performance et la ritualité, et dans lequel elle est actrice-performatrice, productrice et formatrice d'art. Avec les membres du groupe, elle enseigne l'atelier Corpo Ritual ; elle est aussi chercheuse de la Collection RecorDança depuis 2010, qui vise à sauvegarder, diffuser et produire des connaissances sur les danses du Pernambouc. Elle étudie le dialogue entre l'art, la guérison et la spiritualité dans les arts du spectacle et les médias audiovisuels. Elle est étudiante de troisième cycle en danse éducative (CENSUPEG), formatrice de yoga (ANYI) et titulaire d'un diplôme en éducation artistique/arts scéniques (UFPE).

IZABEL GOUDART

Alchimiste, artiste, formatrice et chercheuse sur les processus et méthodologies d'apprentissage collaboratif en réseau et sur les affectifs et les poétiques. Diplômée en chimie de l'UERJ (1989), elle compose une partition pluridisciplinaire en mêlant les sciences naturelles, les arts et les technologies contemporaines et ancestrales. L'intimité et les conflits d'un corps lesbien dissident font partie de sa poétique, basée sur l'autobiographie de son corps et de ses relations. Les motifs géométriques et fractals de la nature et le lien avec l'ascendance et la spiritualité dialoguent avec la poétique et la délicatesse de la vie et des autres existences. La puissance du collectif est présente dans ses propositions d'art collaboratif. Elle combine diverses techniques et pratiques telles que la photographie, la vidéo, les installations, l'art sonore, les objets et la performance pour donner une matérialité au corps de son travail. Elle est la formatrice et la directrice de la résidence Somas. Elle est titulaire d'une maîtrise en éducation (UERJ), d'un doctorat en communication et sémiotique (PUC/SP) et d'un post-doctorat en médias interactifs (UFG). Elle étudie actuellement les arts visuels (UERJ).

DALMONI LYDIJUSSE

Née dans le Minas Gerais, au Brésil, elle est titulaire d'une licence en arts plastiques de la FAAP, diplômée en beaux-arts de l'UFMG avec une spécialisation en art intégratif de l'université Anhembi Morumbi. Elle a suivi d'autres cours dans son parcours à São Paulo, Rio de Janeiro, New York et Canada. Depuis 2003, elle gère et maintient Arte Ziriguidum, en donnant des cours et des stages, en promouvant diverses initiatives avec d'autres professionnels, en organisant des projets, en proposant l'espace pour des activités culturelles et pour des expositions individuelles et collectives. En tant qu'artiste, elle a participé à des expositions individuelles et collectives.

TRADUCTION
RENATA CIDRACK

Architecte, cinéaste, photographe et traductrice brésilienne. Elle recherche la mémoire des lieux et travaille à la documentation de la mémoire ancestrale des communautés. Elle écrit, dessine et crée des visuels à la lumière de la magie de la grande mère nature.

LUISA MORAIS

Luisa a grandi dans la ville de Minas Novas, située dans la Vallée do Jequitinhonha, dans un paysage de brousse, d'objets faits en argile et de cérémonies au son du tambour. Pour poursuivre ses études universitaires, elle a dû déménager à Belo Horizonte, où elle a obtenu une licence de portugais-français à l'Université fédérale du Minas Gerais. Actuellement, Luisa travaille comme traductrice et enseignante FLE.

RÉVISION
CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est le fruit du travail collectif du groupe de Traductions Selvagem. La direction éditoriale est assurée par Anna Dantes et la coordination par Alice Faria. La mise en page est faite par Tania Grillo et Érico Peretta, et la coordination du groupe de traduction vers le français par Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.org.br/en/

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à aider financièrement les Écoles vivantes, un mouvement qui soutient 5 projets autochtones pour le renforcement et la transmission des savoirs.

Pour en savoir plus : selvagemciclo.org.br/en/apoie/